

Peu avant la poussée allemande de fin août 1914 (voir Loup-Kaz N°2), le village, comme la France entière, s'attendait au pire, voit se concentrer des troupes qui, elles, espèrent atteindre Berlin en deux temps trois mouvements. Les chefs militaires font de l'intox et les poilus espèrent qu'ils pinceront bientôt les fesses de « Fräulein ». Le cœur des filles va aux vaincus, et leur cul aux vainqueurs, c'est bien connu. La guerre et ses généraux ont toujours su prendre en compte la connerie des mâles. Un, deux, c'est parti pour la grande bandaison ! Personne n'a écouté les pacifistes, Jaurès, tous ces pédés !... Les teutons ont le braquemart conquérant ; ils enfoncent les lignes françaises et progressent un peu partout, menaçant Paris et ses petites pépées.

Au niveau de Saint-Mihiel, le front se présente sous la forme d'une petite zionnette (le fameux saillant de Saint-

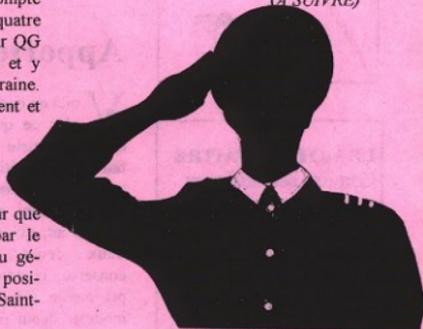
Mihiel), Loupmont se trouvant juste au bout. Sentant la menace peser sur leur tête, les habitants, jeunes filles et vieillards en tout premier, prennent la poudre d'escampette. Certains vont jusqu'à Commercy, d'autres plus loin. Ma grand-mère, Marie-Thérèse Joly (1897-1984) et sa famille iront jusqu'à Rennes. Peu avant les combats, on ne compte plus un seul habitant. Pendant quatre ans, les Allemands vont établir leur QG en haut de la côte de Loupmont et y construire une véritable ville souterraine. Après mai 1915, les combats cessent et le front se stabilise.

5.000 tués pour le Montsec

Il faut attendre l'automne 1918 pour que les troupes françaises épaulées par le corps expéditionnaire américain du général Pershing fassent tomber les positions allemandes. Le saillant de Saint-

Mihiel est réduit au prix de lourdes pertes. 5.000 morts pour libérer le Montsec, cette butte qu'on voit aujourd'hui couronnée d'un monument de type grec construit en 1923 par les Américains pour rappeler ces combats libérateurs. ■

(A SUIVRE)



Quatre buveurs de pharmacies

« Tiens ! V'là les buveurs de pharmacie ! » Ainsi nous accueillait le père Berthe en son bistrot croulant sous les cageots de mirabelles. On allait livrer la récolte du jour. Mon père, mon frère, ma sœur et moi. Cent bons kilos de fruits charnus et odorants. Aïe ! Visiblement on dérangeait. Nous n'étions pas bienvenus dans l'estaminet au parquet huilé.

Attablé avec trois clients, le père Berthe, patron du café-picnic du « Grand Crif » s'appretait à engager le seconde manche d'une fiévreuse partie de belote. Le Charles, l'Albert, le René (tous des noms de rois) plus lui, Jacques Berthe, en quatrième couteau. Son chapeau s'ornait d'une couronne de sueur, signe d'une journée de

grand labeur. Toutes les familles de Loupmont s'étaient succédé avec leurs cargaisons de mirabelles. Des pesées et des manutentions de cageots à n'en plus finir... Des multiplications à vous donner la migraine... Jacques Berthe faisait pendant une quinzaine d'août fonction de collecteur de mirabelles pour le compte d'un grossiste. Son café, pendant quinze jours, se transformait en dépôt de fruits.

Il allait devoir se remettre à la peine : peser, compter, multiplier, griffonner des chiffres sur le carnet à souches et, honnêtement, c'était plutôt l'heure de faire relâche, de taper le carton avec les copains, une topette en pogne.

-Ah, vous et vos satanées mirabelles, ronchon-t-il sans se rendre compte qu'il dénigre

son gagne-pain. Il boitille vers la bascule. Il a la soixantaine, une moustachette poivre et sel.

Enfin il pèse notre récolte en maugrant et nous délivre le ticket que mon père contemple avec bonheur : les kilos se sont transformés en francs !

Pour nous, les enfants, maintenant, c'est l'heure de la récompense. On va sagement s'asseoir à une table pendant que le bonhomme Jacques re-joint ses compères et ramasse ses cartes.

-Ah ! Merde, s'exclame-t-il. J'oubliais... Les pharmacies !

Il se relève doulousement et plonge derrière le bar de formica rouge.

-Au fait, vertes, les pharmacies ?

-Vertes, confirme mon père. On entend le petit éternue-

ment d'une bouteille de limonade qu'il débouche et le glouglou de nos mixtures qu'il prépare. Enfin il débarque avec nos quatre diabolos menthe.

-Ah ! Ces buveurs de pharmacie ! rumine-t-il en regagnant ses trois acolytes, plutôt portés sur le jus de la treille. Le ton s'est adouci, la moustachette frémit d'un pâlour.

Nous aspirons avidement sur la paille. Ah ! Divines pharmacies !... Après une journée d'août passée à courir après les mirabelles, je ne connais rien de meilleur que ce breuvage vert, un peu chimique, frais et emperlé de buée. C'est à peine si j'entends le Thénardier demander à des collègues :

-C'était quoi l'atout déjà ?

Silas BELAMOUR

... la tête de Marcel Duchamp

(Suite de la page 1)

répondre au terrorisme par le terrorisme. Si, par imagination, nous adoptions la troisième voie, il serait assez cocasse de prendre le masque de l'artiste « post-moderne » ultra, dont l'œuvre consiste-

rait en des installations de résines transparentes que l'on aurait coulées sur des représentants de l'art officiel. Cet acte artistique ultime, géant pour l'éternité cette matière vivante, serait notre tribut dadaïste. Mais nous sommes trop machinistes et nous avons trop de respect envers le dadaïsme pour accomplir de

tels actes. Nous préférons Dada à Caca ! Accordez-moi cependant, brillants technocul(tureux), que je vous adresse mon humble malédiction : « Puisse votre merde prendre vie et vous faire un baiser ! » ■

Phil DONNY